

« Le métier que je fais est de plus en plus coincé »

Le caricaturiste du « Soir » dresse son bilan de l'année écoulée. Plombée par les attentats en série, 2016 restera pour Kroll comme l'année où les dessinateurs de presse, à force de jouer les ambassadeurs éplorés, ont perdu une partie de leur sens de l'humour.

ENTRETIEN
Il y a un an, il s'exprimait longuement en ces colonnes pour dresser le bilan d'une année 2015 qui avait été, pour les dessinateurs de presse, celle de l'horreur absolue. Un an plus tard, voilà Pierre Kroll qui remet le couvert. Et constate dans son analyse annuelle que de martyr, le caricaturiste est devenu en 2016 une sorte de pape des bonnes consciences, délivrant à chaque attentat nouveau – et ils sont nombreux – des dessins qui s'apparentent à des lectures d'évangile. Ce n'est pas forcément pour le rassurer.

Chaque année, à la même période, vous sortez votre album annuel. Qu'est-ce qui restera selon vous du « cru » 2016 ? Cette année est particulière en ce qu'elle a suscité tant d'impressions d'angoisses et de drames, qui se rapprochent évidemment des attentats. Pendant une bonne partie des années 90, on entendait parler de la guerre en Algérie. Et puis paf, ces derniers temps, c'est arrivé à Paris, Bruxelles, Nice, et maintenant Berlin... Tout d'un coup, c'est tout près de chez nous. Voilà : cette année, ça s'est rapproché. Et chaque fois, on se demandait où et quand aura lieu le prochain attentat. Du coup, mes personnages principaux de votre année de dessins satiriques. Il y a quinze ans, les Guignols de l'info folklorisaient la figure de Ben Laden, en la rendant presque aimable. Comment faire quand on est caricaturiste pour éviter de rendre sympathiques ces visages de la terreur ? Je ne crois pas que je les rende sympathiques. Rendre par le dessin un personnage horrible, antipathique, méprisable, méchant, faire en sorte par le dessin qu'il va vous faire peur, ce n'est pas possible. Sauf pour les petits enfants. Une photo d'un type explosé par un attentat, ça fout la trouille. Mais un dessin, c'est une allégorie. Alors moi, avec le dessin, j'essaie de ridiculiser les méchants. Ça peut effectivement faire rire ou sourire, mais ça les rend minables. J'ai fait un jour un dessin après qu'un gars a voulu se faire sauter au Passage 44. Et je faisais dire à des islamistes de Raqqa qui regardaient à la télé : « Il n'y a plus rien à faire, les gars, il y a des déséquilibres qui font ça à votre place ! » Et les autres disaient : « Parce qu'il trouve qu'on est très équilibrés ? » Je ne suis pas sûr que c'est l'image que les terroristes voudraient susciter.

Les terroristes, et notamment Salah Abdeslam, font partie des personnages principaux de votre année de dessins satiriques. Il y a quinze ans, les Guignols de l'info folklorisaient la figure de Ben Laden, en la rendant presque aimable. Comment faire quand on est caricaturiste pour éviter de rendre sympathiques ces visages de la terreur ? Je ne crois pas que je les rende sympathiques. Rendre par le dessin un personnage horrible, antipathique, méprisable, méchant, faire en sorte par le dessin qu'il va vous faire peur, ce n'est pas possible. Sauf pour les petits enfants. Une photo d'un type explosé par un attentat, ça fout la trouille. Mais un dessin, c'est une allégorie. Alors moi, avec le dessin, j'essaie de ridiculiser les méchants. Ça peut effectivement faire rire ou sourire, mais ça les rend minables. J'ai fait un jour un dessin après qu'un gars a voulu se faire sauter au Passage 44. Et je faisais dire à des islamistes de Raqqa qui regardaient à la télé : « Il n'y a plus rien à faire, les gars, il y a des déséquilibres qui font ça à votre place ! » Et les autres disaient : « Parce qu'il trouve qu'on est très équilibrés ? » Je ne suis pas sûr que c'est l'image que les terroristes voudraient susciter.

La peur et le sentiment d'horreur ne font pas des bons dessins ?
Ce qui nous fait peur, ce ne sont pas les faits objectifs, c'est la méchanceté qu'il y a derrière. Après Matthieu Ricard et Michel Serre, que j'aime beaucoup, qui ose dire aujourd'hui que le bilan en

morts n'est pas énorme ? C'est un énorme tabou, ça. Un accident d'avion fait dix fois plus de morts qu'à Berlin. Si, après une explosion d'une bouteille de gaz au chalet de tartiflettes du marché, il y avait eu douze morts, comme à Berlin, on aurait pleuré aussi, hein. Mais on n'aurait pas dit : « Il faut fermer les frontières. » On n'aurait pas bombardé la moitié du monde. On n'aurait pas élu Donald Trump. Ce que je veux dire, c'est que derrière les douze morts à Berlin, c'est évidemment l'intention méchante, horriblement méchante, qui frappe. Il y a des sales cons qui veulent tuer pour leurs raisons haineuses. C'est ça qui nous fout la trouille. Ce n'est pas la quantité de morts. Alors montrer dans des dessins qu'on essaie de résister à cette peur de la méchanceté, dire à travers eux : « Tu ne me fais quand même pas peur, t'es qu'un petit con », c'est résister un peu.

« Si on a un attentat tous les mois, on ne pourra plus dessiner tout le temps des tours Eiffel qui pleurent. Alors comment faire pour éviter le piège du dessin officiel ? »
Disons qu'on doit désormais vivre avec. Les deux slogans de cette époque, c'est « vivre ensemble » et « vivre avec ». « Vivre avec », ou peu à peu « vivre dans l'indifférence » ? L'attentat de cette semaine à Berlin n'a pas suscité tant de réactions... Oui, c'est vrai... Mais, au fond, c'est peut-être comme ça qu'un jour toute cette folie s'arrêtera. Le jour où plus personne ne réagira. J'ai créé mon spectacle sur scène suite aux attentats de Paris, Bruxelles, Nice, et maintenant Berlin... Tout d'un coup, c'est tout près de chez nous. Voilà : cette année, ça s'est rapproché. Et chaque fois, on se demandait où et quand aura lieu le prochain attentat. Du coup, mes personnages principaux de votre année de dessins satiriques. Il y a quinze ans, les Guignols de l'info folklorisaient la figure de Ben Laden, en la rendant presque aimable. Comment faire quand on est caricaturiste pour éviter de rendre sympathiques ces visages de la terreur ? Je ne crois pas que je les rende sympathiques. Rendre par le dessin un personnage horrible, antipathique, méprisable, méchant, faire en sorte par le dessin qu'il va vous faire peur, ce n'est pas possible. Sauf pour les petits enfants. Une photo d'un type explosé par un attentat, ça fout la trouille. Mais un dessin, c'est une allégorie. Alors moi, avec le dessin, j'essaie de ridiculiser les méchants. Ça peut effectivement faire rire ou sourire, mais ça les rend minables. J'ai fait un jour un dessin après qu'un gars a voulu se faire sauter au Passage 44. Et je faisais dire à des islamistes de Raqqa qui regardaient à la télé : « Il n'y a plus rien à faire, les gars, il y a des déséquilibres qui font ça à votre place ! » Et les autres disaient : « Parce qu'il trouve qu'on est très équilibrés ? » Je ne suis pas sûr que c'est l'image que les terroristes voudraient susciter.

Charlie Hebdo. Parce qu'il y avait plein de gens qui se posaient des questions sur mon métier. J'ai, à l'époque, très vite emprunté les paroles de Riss, le rédacteur en chef de Charlie Hebdo, qui disait après les attentats de janvier 2015 : « Tout le monde croit que je vis dans la peur, alors que je n'ai plus peur pour moi mais pour tout le monde. » Voilà. Et notez que c'était bien avant l'attentat au Bataclan. Or, je jouais à Namur au moment même des événements du Bataclan. Les GSM étaient tous coupés, pendant le spectacle. Quand je suis sorti de scène, je n'ai pas eu le temps de lire ce qui s'est passé que tout de suite, les gens se sont précipités vers moi. Il s'est passé tant de choses, depuis janvier 2015, qu'aujourd'hui j'ai enlevé de mon spectacle presque tout ce qui touche à Charlie Hebdo. Parce que les gens ne sont plus dans le même état. Je les trouve plus détendus. Davantage dans le rire. On apprend à vivre avec ça. Et au fond tant mieux, quelque part. Je me souviens de Churchill qui disait : « La guerre sera très, très longue, et les dix dernières années seront les pires. » Et nous, c'est un peu ça : on n'est pas sorti de l'auberge. Alors autant qu'on s'habitue un peu à vivre. ■

Propos recueillis par NICOLAS CROUSSE

Pierre Kroll

Il a 58 ans. Il est né dans l'ancien Congo belge. Après des études d'architecture, Pierre Kroll, qui fut objecteur de conscience, se lance au milieu des années 80 comme dessinateur de presse et de débat télévisé. C'est aussi un homme de radio (depuis « Le jeu des dictionnaires » jusqu'au récent « Samedi d'enfer »). Trois fois lauréat du Press cartoon of Belgium, il vient de publier son 22^e album, « Ça ira mieux après-demain ». Fin 2015, il se lançait sur scène, en proposant aux lendemain des attentats de « Charlie Hebdo » une réflexion fantaisiste sur le métier de caricaturiste.



Un 22^e album à mettre entre toutes les mains : « Ça ira mieux après-demain », (éd. Renaissance du livre, 20 €.)

© PIERRE KROLL

« On n'est pas sorti de l'auberge. Alors autant qu'on s'habitue à vivre », explique Pierre Kroll qui est partout dans la rédaction du « Soir ».

© BRUNO DALIMONTE

les attentats « Moi, je ne veux pas dessiner un mec plein de sang. Alors que faire ? »

Comment avez-vous vécu les événements du 22 mars, en tant que dessinateur de presse ? Comme être humain, je suis comme tout le monde. Ça me fait mal, ça me fait peur. Merde, c'est tout près de chez nous. Puis vient la question professionnelle. Dès 10 heures du matin, ce jour-là, on m'appelle déjà du journal en me disant : « Si tu as déjà quelque chose, envoie. » Ça va trop vite. Et du coup, moi-même, je vais trop vite. Autre chose : avec la multiplication des attentats, on découvre le risque, dans le métier que je fais, de la valse des clichés. Or, c'est la photo de presse qui va montrer une victime. Moi, je ne veux pas dessiner un mec plein de sang. Alors que faire ? Une sorte d'éditorial contre l'islamisme quand on ne sait

encore rien ? Pas possible, trop tôt. Non, ce que je dois faire dans l'immédiat, c'est une sorte de degré zéro du dessin de presse, à savoir que j'ai reçu l'information comme tout le monde, et voilà ce qu'elle suscite en moi. C'est le sentiment d'indignation, de tristesse, de colère. Et pour faire ça, utiliser l'humour à ce moment-là est mal venu... et on tombe alors dans les clichés. Généralement, ceux des villes ou des pays qui sont visés. Plantu, c'est le champion du monde. Son dessin sur le 22 mars, c'est le logo de l'événement. Je ne critique pas, car je connais assez le gars pour savoir que sa démarche est sincère.

La couverture du drame par le dessinateur de presse serait un piège ?

On n'est pas loin du dessin officiel. Quand le drame se passe à Paris, il faut la tour Eiffel. Si c'est Bruxelles, on aura l'Atomium, etc. Quand j'ai couvert les événements du 13 novembre en dessinant des tours Eiffel jumelles, référence au 11 septembre, et que j'ai constaté que personne ne l'avait fait, j'ai fait « yes ! ». Il y a une concurrence malsaine. Et je n'ai pas envie de ça. Dans mon spectacle, j'en ris, d'ailleurs, en présentant les dessins des futurs attentats. J'avais présenté par anticipation le dessin des attentats à Berlin, avec une porte de Brandebourg avec un brassard en deuil. J'avais fait aussi la version hollandaise, avec des tulipes aux couleurs du drapeau hollandais qui sont tristes. Et je terminais en disant que j'espérais qu'il y aura un

jour un attentat sur l'île de Pâques, pour pouvoir fourguer un dessin où les grandes figures de l'île pleurent. C'est de l'humour noir, si on veut, mais destiné seulement à montrer la difficulté de déjouer les clichés attendus.

Le 22 mars à 10 heures, que proposez-vous à la rédaction du « Soir » ? Je propose rapidement un dessin de la prison de Bruges, où se trouve alors Salah Abdeslam depuis trois jours, avec des stins des futurs attentats. J'avais présenté par anticipation le dessin des attentats à Berlin, avec une porte de Brandebourg avec un brassard en deuil. J'avais fait aussi la version hollandaise, avec des tulipes aux couleurs du drapeau hollandais qui sont tristes. Et je terminais en disant que j'espérais qu'il y aura un

luera si on a un attentat tous les mois. On ne pourra plus dessiner tout le temps des tours Eiffel qui pleurent. Comment faire pour éviter le piège du dessin officiel ? Joann Sfar et Riad Satouf ont cédé à la tentation de ce dessin-là, et ça donne du mauvais dessin de presse. Ce métier est de plus en plus coincé. On ne peut plus faire vraiment de l'humour. Moi, je suis de ceux qui, juste après les attentats, sont très clients de l'humour. Le lendemain de l'attentat de Berlin, quelqu'un a tweeté : « Décidément, les djihadistes ne savent pas conduire. » Ça m'a fait rire. Mais on ne peut plus faire ça, aujourd'hui... et nous autres dessinateurs, on est de plus en plus coincés dans un rôle qui devient un peu protocolaire, officiel.

On vous attend aujourd'hui comme des ministres de la satire ? Oui, et je pense qu'il y en a aujourd'hui qui le font avec un peu de curiosité malsaine. Face aux attentats, on est comme dans le patinage artistique : dans la figure imposée. Vers 2006, j'obtenais le prix du dessin d'humour au Cartoon Belgium avec un dessin publié par Le Soir au moment même des attentats de Londres. C'était un dessin qui comparait les méthodes de tirage au sort de la ville accueillant les Jeux olympiques à celles concernant la ville qui accueillerait le prochain attentat. Je pense que je ne pourrais plus le faire aujourd'hui. ■

Propos recueillis par N.Ce.

« Le lendemain de l'attentat de Berlin, quelqu'un a tweeté : “Décidément, les djihadistes ne savent pas conduire.” Ça m'a fait rire ! Mais on ne peut plus faire ça, aujourd'hui »

écoles « Je rêve de cours donnés tour à tour par des curés, imams et rabbins »

Plantu propose de venir prochainement à Molenbeek pour y rencontrer les gens du quartier, la jeunesse... Pour lui, le dessinateur doit aller au charbon, et faire sa part de travail pédagogique. Votre avis ?

Je l'ai fait deux ou trois fois à Liège, ce travail, après Charlie Hebdo. Je suis très connu en Belgique. Je veux bien faire quelque chose une fois ou l'autre. Mais j'ai peur que si je commence à mettre un doigt dans l'engrenage, je ne ferai plus que ça. Et je n'ai pas le temps pour ça. Lorsque le cabinet de Joëlle Milquet m'avait appelé aux lendemains des attentats de Charlie Hebdo, pour voir si je serais prêt à faire des rencontres dans les écoles, j'avais dit : « Je ne fouterai pas un pied dans les écoles tant qu'on continuera à séparer les jeunes selon leurs confessions. » C'est-à-dire tant qu'on ne donnera pas des cours de religion différents devant toute la classe : christianisme, islam, judaïsme. Des cours donnés tour à tour par des curés, imams et rabbins. Le même cours donné à tout le monde. Je garantis le succès. Et il y aurait un contrôle social positif qui se ferait. Les gens musulmans ne seraient pas persuadés que pendant qu'ils écoutent leur prof de religion islamique, les chrétiens diraient du mal deux ailleurs. Il n'y aurait plus de parano. Et si quelqu'un commence à faire du prêche anti-laïque, en disant qu'il faut couper la tête des incroyants, eh bien il y aura les petits enfants de laïques qui diront : « Papa, y a un mec qui est venu et qui a dit des conneries en classe. » Mais ça, en Belgique, c'est impossible. Joëlle Milquet m'avait dit à l'époque qu'il faudrait, pour ça, changer la Constitution. Je lui ai dit : « Ça, vous pouvez le faire, les politiques. Moi, je ne sais pas faire ça avec les copains dans mon jardin... »

Plantu estime que l'on doit impérativement libérer la parole. Et être prêt à entendre tout dans les écoles, même des horreurs, si l'on veut éviter de futurs drames...

Je suis sur la même longueur d'onde que lui. La minute de silence qu'on a voulu imposer à tout le monde, après Charlie Hebdo, est tout à fait symbolique de cela. On a voulu imposer à des gens qui estiment qu'ils ne sont pas écoutés de la fermer ! Alors forcément, ils vont meubler cette minute de silence par des railleries ou du chahut. On est souvent à la limite du politiquement correct, aujourd'hui. Il y a des gens qui trouvent déjà raciste que je dessine parfois un noir. Et je ne vous dis pas lorsque j'ai dessiné un juif orthodoxe qui était un diamantaire d'Anvers ! Je me suis fait évidemment traiter d'antisémite.

Nombreux de vos dessins soulignent cette année le fossé grandissant qui sépare les élites, les experts, les intellectuels du peuple et des gens ordinaires. C'est la nouvelle lutte des classes ? Cela pose en tout cas la question de l'intégration. Un mot qu'on n'a l'air d'appliquer qu'aux migrants, qui vont venir chez nous, qui ne parlent pas un mot de français, qui sont pauvres, qui n'ont pas de travail, qui veulent sauver leur peau... Et la phrase qui revient, c'est qu'il faudrait qu'ils s'intègrent. Qu'ils

changent de nom, de prénom, qu'ils bouffent des frites... Mais qui est intégré, dans cette société ? Moi, je connais des gens qui sont parfaitement belges depuis 48 générations et que je ne trouve pas intégrés au monde d'aujourd'hui. Parce qu'ils ne savent pas exactement dans quoi ils vivent. Le problème des classes ? Je le ressens jusque dans les groupes de presse. Même le nôtre, Rossel, qui a deux journaux : un pour les gens un peu cultivés, Le Soir, et SudPresse pour les autres. Et la télévision, c'est la même chose. Il y a deux chaînes chez nous. RTL choisit de plus en plus, dans la case politique de son émission politique, du fait divers. Et la RTBF va de plus en plus vers la politique pointue. Et l'avènement d'un Cyril Hanouna va dans le sillon des émissions destinées à toujours plus crétiniser les gens. Donc, oui, le fossé est là, qui grandit. Mais c'est quand on monte les uns contre les autres que ça devient dangereux. Et c'est là que je n'aime pas chez nous un Bart De Wever. Qu'il veuille l'indépendance de sa Flandre, je n'en ai rien à foutre. Mais pourquoi ce besoin chez lui de reporter sans cesse la faute sur les autres, de monter les uns contre les autres. C'est avec des gens comme ça que la société prend aujourd'hui des tournures violentes. Qui amènent à la volonté chez certains de casser la gueule aux élites.

A la fois, un Trump président américain, pour un caricaturiste comme vous, c'est au moins quatre ans de bonheur ! Si la mode est au repli sur soi et à l'égoïsme, effectivement c'est un cadeau. Et rendez-moi Sarkozy !

Vous considérez-vous comme un dessinateur engagé, voire militant ? Non. Militant politique, sûrement pas. Mais je suis parrain de plein d'associations, et souvent de façon ecuménique... donc ça suppose un certain engagement. A bien y réfléchir, je suis peut-être plus engagé que je ne le pense. Ce mercredi, mon dessin quotidien dans Le Soir, qui raillait la réaction des populistes (Trump, Forage, Le Pen) au lendemain des attentats de Berlin, a suscité un déversement de haine sur ma page Facebook. Alors, oui, et même si je ne me définis pas comme tel, je suis sans doute engagé, sans toujours en être conscient.

Vous êtes payé pour avoir un avis sur tout. Est-ce bien raisonnable ? Mais le nombre de fois que je n'ai pas d'avis, vous n'imaginez pas ! Est-ce que moi, je sais, s'il faut bombarder ou pas Raqqa ? Je suis incapable de le dire.

Quel est le dessin dont vous êtes le plus fier, cette année ? Celui sur le burkini. Je crois qu'il montre qu'on est dans une situation si ridicule qu'il n'y a finalement que la caricature qui peut la résumer. ■

Propos recueillis par N.Ce.

LE SOIR

Retrouvez sur plus.lesoir.be la sélection 2016 des dessins de Kroll dans une ligne du temps interactive